



Mesurer le bien-être, ce n'est pas une mince affaire

- Douze chercheurs belges se sont penchés sur le bonheur et le bien-être en Belgique.
- Toute la difficulté est de pouvoir définir le bien-être afin d'orienter les politiques sociales vers ceux qui en ont le plus besoin

Qui est heureux, qui ne l'est pas en Belgique? Quand peut-on affirmer que quelqu'un a une bonne vie ou un niveau de bien-être élevé? Qui sont les plus mal lotis qu'il convient de soutenir? Les questions se révèlent plus complexes qu'il n'y paraît. Il fallait bien qu'une série de chercheurs belges se penchent sur cet enjeu de la définition du bien-être, afin d'aider les décideurs à mieux identifier les priorités de la politique sociale, à la cibler là où elle est la plus nécessaire.

Le bonheur passe-t-il par un compte en banque bien fourni, sachant que des revenus trop bas constituent souvent un obstacle à une bonne vie? *"J'avoue bien que l'argent ne fait pas le bonheur; mais il faut avouer qu'il le facilite beaucoup"*, fit écrire Pierre Choderlos de Laclos à la marquise de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses*. La phrase est restée célèbre, mais l'analyse ne peut certainement pas en rester là. D'autant que l'augmentation des revenus au fil du temps ne fait que légèrement (voire pas du tout) augmenter la satisfaction.

"Les revenus sont importants pour le bien-être individuel, mais mettre uniquement l'accent sur les éléments matériels ne rend pas suffisamment justice au caractère déterminant des aspects immatériels de la vie, comme la santé, la satisfaction professionnelle et les bonnes relations sociales", peut-on lire dans l'ouvrage *En faut-il peu pour être heureux?* Or les critères non monétaires se révèlent importants pour les Belges.

"Il existe aussi des besoins substantiels et des inégalités importantes dans des dimensions non monétaires telles que la santé, l'emploi, la qualité du logement et du cadre de vie. En définissant les priorités de la politique sociale sur la seule base d'une mesure monétaire, nous fermons les yeux sur toutes ces inégalités non monétaires." Et sur le

fait que tous ces aspects influencent la mesure dans laquelle les gens sont satisfaits de leur vie.

Plus éduqués, moins satisfaits

Demander aux Belges s'ils sont heureux ne résout pas objectivement l'équation non plus. *"Les sentiments de bonheur et la satisfaction par rapport à la vie sont sans aucun doute également importants, mais ils ne peuvent pas être considérés comme le seul indicateur du bien-être individuel"*, remarquent les chercheurs. Parce qu'ils sont *"trop subjectifs"*. Parce que *"les gens semblent avoir la capacité remarquable de s'adapter à leur situation"*. Parce que l'appréciation de sa situation propre dépend de sa personnalité (*"les personnes plus extraverties ont une meilleure satisfaction de vie"*, indique Koen Decanq (Université d'Anvers), *mais on ne va pas focaliser les politiques sur les introvertis!*). Mais aussi parce que les mesures sont influencées par les attentes et les aspirations.

Pour une même situation imaginaire, les personnes ayant un niveau de scolarité plus élevé déclarent une satisfaction de vie... inférieure. *"L'utilisation de la satisfaction à l'égard de la vie pour déterminer les priorités de la politique sociale profiterait donc aux personnes ayant un niveau d'éducation plus élevé (et un revenu souvent plus confortable)." Difficile à défendre d'un point de vue éthique!*

Comment faire, alors, pour arriver à une description adéquate du bien-être individuel? D'abord, il faut voir que toutes les dimensions de la vie ne sont pas aussi importantes pour les Belges: la santé s'avère, pour beaucoup, plus importante que la

qualité du logement, par exemple.

L'idée de l'équipe de chercheurs est donc de développer une mesure du bien-être multidimensionnelle, qui tienne compte de l'opinion qu'ont les individus de ce qui est important dans leur propre vie. Pour ce faire, Koen Decancq propose de faire appel à la méthode du "revenu équivalent". Elle permet d'identifier les personnes qui "méritent, à notre avis, la priorité de la politique sociale", et qui ne sont pas nécessairement celles qui perçoivent les revenus les plus faibles ni les plus malheureuses.

Reste à convaincre du bien-fondé de cette option et à développer l'outil. Comme le concède l'économiste François Maniquet, "il y a encore du boulot".

S.Vt.

9%

Défavorisés mais satisfaits de leur vie

Les chercheurs ont établi que 9% des Belges les plus défavorisés en matière de consommation, de santé et de logement sont néanmoins très satisfaits de leur situation de vie actuelle.

L'étude

“En faut-il peu pour être heureux ?” C'est sous ce titre que douze chercheurs belges (de la KU Leuven, l'UCLouvain, l'ULB et l'Université Antwerpen) ont publié chez Anthemis le résultat de leurs recherches consacrées aux conditions de vie, au bonheur et au bien-être en Belgique, histoire d'en avoir *“une photo détaillée”* qui permettra d'orienter les politiques sociales. Pour ce faire, ils ont interrogé plus de 3 000 personnes, issues de 2 000 familles, sur leur revenu, leur consommation, leur emploi du temps, leur santé, leur logement, leur travail. L'originalité de la démarche, pointe François Maniquet (UCL), est que les chercheurs ont pris en compte les individus et non seulement les ménages dans leur globalité, ce qui a permis notamment d'objectiver la répartition inégale de différents aspects du bien-être au sein même des familles. Le livre foisonne de données – connues, soupçonnées ou plus inédites. Il en ressort notamment que la question du logement, un poste de dépense important, se révèle *“peu problématique”*. *“Une fois qu'on a un logement, on en est satisfait”*, constate l'économiste. *“La politique du logement doit donc se pencher sur l'accès au logement plus que s'attacher à restaurer ou à donner des primes à ceci ou cela. Les gens sont déjà tellement satisfaits, concentrons-nous sur autre chose.”*

“Ce qui importe, c'est une société juste”

Entretien Sabine Verhest

Le philosophe Philippe Van Parijs (Université catholique de Louvain) nous apporte son éclairage sur la quête du bonheur.

Le bonheur peut-il être le but de l'existence ?

Le bonheur maximal ne peut pas constituer le but de l'existence, mais un bonheur suffisant peut être un instrument important pour avoir une vie bonne. Le but, en d'autres termes, est d'avoir une vie bonne – qui n'est pas nécessairement une vie heureuse. Beaucoup de personnes que nous admirons, qui ont eu un engagement social très fort, qui ont eu une production artistique admirable, n'ont pas mené une existence heureuse; elles étaient torturées, allant d'échec en échec, de frustration en frustration. Néanmoins, on estime qu'elles ont eu une vie bonne.

Je ne passe pas ma vie à essayer d'être heureux et je ne serais pas content si mes enfants me disaient *“tout ce que je veux, c'est être heureux dans l'existence”*. Ils doivent mener une vie bonne. Cela consiste à essayer de rendre d'autres personnes heureuses et cela peut leur permettre d'en acquérir une certaine sérénité. Le bonheur n'est pas un but de l'existence, mais c'est un sous-produit, en quelque sorte, quand on a vraiment le sentiment de faire au mieux ce qu'on estime avoir le devoir de faire. C'est une forme de satisfaction et de sérénité qu'on peut acquérir. C'est aussi, d'autre part, un instrument pour parvenir à faire ce qu'on veut. Si l'on est déprimé tout le temps, on n'aura pas un enthousiasme suffisant pour agir. Je conseille d'ajuster ses desirs à ce qu'on peut atteindre. Cela vaut dans toutes les dimensions de l'existence, dans sa vie sentimentale comme dans sa vie professionnelle. Je recommande aussi toujours le pessimisme à court terme. Dites-vous que, demain, il va pleuvoir toute la journée. S'il ne fait que gris, vous ne serez pas déçu! Même chose pour les résultats des élections, pour une promotion dans le boulot, etc. Pour bien fonctionner, il ne faut pas être constamment irrité.

Pour reprendre le titre de l'étude présentée, en faut-il peu pour être heureux ?

Je dis parfois à mes enfants que la chose la plus importante qu'on a pu leur donner sur le plan humain, c'est d'avoir des frères et sœurs – on a quatre enfants. Et la chose la plus importante qu'on peut donner sur le plan matériel, c'est d'avoir des goûts sobres. Ne faites pas de votre vie l'idée qu'il faut gagner le plus de fric possible pour avoir un grand niveau de consommation! Vous pouvez avoir une vie bien plus satisfaisante

avec peu, mais avec une forme de richesse de relations humaines. Il suffit de peu en termes de revenus pour être heureux, à condition qu'il y ait ces relations sociales, d'amitié, une vie de famille, des relations affectives qui apportent cette sérénité.

La société ne doit pas poursuivre le plus grand bonheur du plus grand nombre, dites-vous. Pourquoi ?

Pour deux raisons fondamentales. La première, c'est de dire que simplement s'occuper de la somme du bien-être ignore les questions de distribution, et c'est inacceptable dans une conception de la société juste. La deuxième, c'est que, même quand on s'occupe de la distribution entre les gens, cela ne peut pas être le bonheur ou le degré de satisfaction qui importe, parce qu'on peut s'être ajusté à une

situation qui peut être profondément injuste simplement parce qu'on croit qu'il n'y a pas moyen de la changer.

Qu'est-ce qui importe, dès lors ?

L'objectif, pour moi, c'est d'avoir une société juste. Une société dans laquelle les possibilités sont distribuées de manière équitable. Cela implique qu'on va prêter une attention particulière aux possibilités qui sont ouvertes pour les plus défavorisés. C'est ce qui importe du point de vue de la justice. Cela consiste à distribuer cette liberté réelle, de telle manière que ceux et celles qui en ont le moins en aient le plus possible.

“L'objectif, pour moi, c'est d'avoir une société dans laquelle les possibilités sont distribuées de manière équitable.”